

Alors que la croix colo-sale
Luit sur le Saint-Laurent, sur notre capitale,
Comme un phare pieux, un brillant étendard
Qui fixe, tour-à-tour, le cœur et le regard ?
Que ta lueur encore, franchissant nos montagnes,
Réflète ses rayons jusque sur nos campagnes.
Pour nous dire aus-i là qu'il porta ses bienfaits,
Que le chaume accueille cet ange de la paix !
Non, quand de ses succès la croix est le symbole,
Tant qu'elle brillera sur la crête du Mont,
Comme elle brille à Rome, au haut du Capitole :
Toujours nous chérirons ton nom,
Illustre De Forbin Janson...
Nous rappeler ce nom, si cher à nos rivages.
Tes sublimes bienfaits, sur nos heureuses plages,
À la sainte religion,
Autant qu'à ses lois immortelles,
C'est jurer de rester fidèles,
De nous montrer, dans tous les tems,
Tes disciples chéris, et tes dignes enfans !
Mais, hélas ! tu n'es plus... souvenir plein de larmes !
Au pied d'un monument si beau,
En mourant, que n'as-tu demandé ton tombeau ?
À nos douleurs, du moins, nous trouverions des charmes...
Parmi nous tu daignas exprimer ce désir...
Le Ciel n'a pas voulu, sans doute, l'accomplir,
Ni priver ta belle patrie
De ta dépouille auguste et justement chérie.
Il faut, sans murmurer et nous taire et gémir !
Sept villes autrefois, au rapport de l'histoire,
D'Homère, tour-à-tour, reclamaient le berceau,
Aujourd'hui, quelle ville, et même quel hameau,
Ne se disputeraient la gloire
De te procurer un tombeau ?
Un héros exilé sur un rocher sauvage,
Héros tyran, fléau de ce pauvre univers,
Expire bientôt dans les fers...
Sa tombe solitaire attri-te le rivage,
Ses compagnons d'exil seuls lui rendent hommage...
Mais l'étranger ému d'un dévouement si beau,
Bientôt accourt aussi, s'empresse de se rendre,
Pour donner des pleurs à sa cendre
Et quelques fleurs à son tombeau.
Toi que la grâce eût mis au nombre de ses sages,
Toi que Rome, aujourd'hui, compte au rang des héros
Qui vont porter son nom aux plus lointains rivages
Régéné:és par leurs travaux :
Pontife révé:é, si longtemps des deux mondes
Et l'oracle et le bienfaiteur,
Ne mérites-tu pas un plus insigne honneur.
Des regrets plus amers, des douleurs plus profondes !
Mais qu'importe où g't ton tombeau ?
Qu'importe où repose ta cendre ?
Nous t'en devons pas moins un hommage nouveau ?
En esprit tu verras tous les chrétiens s'y rendre,
Pour l'offrir les derniers tributs
Qu'exigeaient tes bienfaits, tes sublimes vertus !

15 Sept. 1844.

SEANCE SOLENNELLE DE L'ACADEMIE FRANCAISE.

L'Académie française a tenu au mois dernier sa séance annuelle pour la distribution du prix d'éloquence et des prix de vertu. La réunion était nombreuse et brillante, mais elle laissait deviner pourtant l'absence du beau monde parisien, qui préfère l'air des champs à l'atmosphère épaisse de l'Institut.

La séance était présidée par M. Scribe, directeur de l'Académie. M. Villemain, en sa qualité de secrétaire perpétuel, a fait le rapport sur les concours, et à la manière dont il s'en est acquitté, on a pu juger qu'il avait encore pour les succès académiques toute l'ambition et toute l'ardeur de sa première jeunesse. Ce n'est pas seulement reconnaissance de sa part pour cette maternelle Académie, dans le sein de laquelle est éclos sa jeune gloire littéraire, c'est un dévouement qu'il se donne pour les tristes défaites qui l'humilient ailleurs. Il répare à la tribune académique les brèches faites à son éloquence dans les deux Chambres. M. Villemain n'est éloquent que lorsqu'il parle seul et que personne ne lui répond. Ce n'est pas le ministre.

Nous osons médire de l'éloquence de M. Villemain, et pourtant elle nous a été douce et favorable. Pas la plus petite allusion malicieuse contre les Jésuites, bien que Voltaire fût en question, et que le nom de Fribourg se soit présenté deux ou trois fois dans son rapport, à l'occasion du P. Girard, religieux français de cette ville, dont l'Académie a couronné un ouvrage justement célèbre, intitulé : *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*. Nous avons applaudi avec bonheur à l'éloge que M. Villemain a fait de cet ouvrage et de son auteur, et nous le félicitons volontiers de ses idées saines et élevées que nous lui avons entendu exprimer sur la nécessité de ramener tout, dans l'enseignement, à l'idée de Dieu, si nous n'avions craint d'être forcés à nous rétracter demain.

Nous pensions même qu'il n'aurait pas attendu la fin de la séance sans se démentir, et qu'appelé à rendre compte du concours d'éloquence dont le sujet était un *Discours sur Voltaire*, il profiterait de l'occasion, comme il lui arriva trop souvent, de débiter la première moitié de son travail par la seconde. Mais il faut le dire : M. le secré-

taire perpétuel a senti l'écueil et l'a évité, ou du moins l'a tourné avec habileté. Il s'est souvenu, heureusement, des leçons du professeur, et ne les a point démenties. Ce n'est pas que son jugement ait été net et explicite, il y a toujours à côté du mot qui blâme le mot qui loue ; mais jamais, peut-être, il n'a fait la part du blâme plus grande, ni celle de l'éloge plus petite. La rapidité avec laquelle il a analysé le concours d'éloquence, et la critique sévère qu'il a faite de discours couronnés, ont dû surprendre l'auditoire. Il a été évident pour tout le monde qu'il ne voulait point se porter garant des appréciations de l'auteur, et qu'il ne faisait même de son discours, comme œuvre d'art, qu'une très-médiocre estime. Malgré le laconisme dans lequel nous l'approuvons de s'être réformé, M. Villemain aurait dû cependant nous faire connaître le résultat général du concours, et l'esprit qui y dominait. Mais le silence était prudent pour un homme qui ne veut point trop se compromettre. Comment avouer que presque tous les travaux adressés à l'Académie, à l'exception de deux ou trois auxquels on s'est empressé d'accorder tous les honneurs académiques, étaient des critiques sévères du patriarcat de Fribourg, et des protestations énergiques contre sa philosophie.

Le discours couronné est de M. Harel, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin. M. Ancelot, qui a été chargé d'en faire la lecture publique, s'est acquitté de sa tâche avec toute la faveur d'un adepte : c'était à se rompre les poumons. L'illustre académicien se donnait toutes les grâces d'un jeune premier, déclamant avec une rare et ridicule prétention, mettant des intentions sur chaque mot. Mais les applaudissements qu'il provoquait sont restés rebelles. Dix ou douze mains, toujours les mêmes, se sont levées trois ou quatre fois à peine. Nous faisons une honorable exception pour cet excellent M. Dupaty, qui a bien applaudi dix fois au moins dans un ravissement sensible.

A la fin seulement, des applaudissements plus nombreux et plus prolongés ont prouvé à M. Ancelot que l'assemblée lui savait gré de toutes les peines qu'il s'était données, fort inutilement, pour l'éprouver. Il a été visible que ces applaudissements s'adressaient au lecteur lui-même et non pas au discours. Nous reviendrons plus tard sur cette œuvre, acceptant pour aujourd'hui le jugement de M. Villemain, qui peut se résigner en ces quelques mots : œuvre incomplète et superficielle qui élude la plupart des questions, touche les autres et n'en approfondit aucune ; quelques traits d'esprit, quelques phrases élégantes ou qui ont la prétention de l'être, voilà l'œuvre couronnée par l'Académie.

Et si je pouvais vous dire encore ce que c'est que cet esprit et cette élégance : des périodes d'une demi-ligne, embarrassées, entourées et salonnées à distance de quelques antithèses qui visent à être profondes et ne sont pas même spirituelles. Admirez, je vous prie, l'esprit de M. Harel : il a appelé l'infâme poème de Voltaire un *détestable chef-d'œuvre* ; il a dit encore : *cette œuvre qu'on admire et qu'on ne nomme pas*, c'est à dire, qu'on approuve tout bas et qu'on blâme tout haut ; il a appelé les romans de Voltaire, les *seuls comédies qu'il ait su faire* ; il a trouvé trois épigrammes qui sont autant de mensonges : *ami du peuple et gentilhomme de la Chambre, religieux et sceptique, philanthrope et millionnaire* ; Voltaire ami du peuple ! Voltaire philanthrope ! Voltaire religieux, et qui plus est religieux et sceptique ! tout cela peut être fort joli, mais n'a pas le sens commun. Le lauréat a cru plaisanter encore très spirituellement sur les désaveux et les périodes de Voltaire, en les appelant du *jésuitisme philosophique* ; il a dit, enfin, en proposant Frédéric à Voltaire, le *monarque qui sut écrire et l'écrivain qui sut régner*. L'antithèse serait superbe, si le monarque qui savait écrire n'avait pas été le plus misérable barbouilleur qui ait jamais tenu une plume, et si l'écrivain qui savait régner n'avait pas reçu la bastonnade en forme des mains du monarque qui savait écrire.

Mais que nous amusons-nous ici à parler d'esprit, à éplucher des phrases ? Il s'agit bien d'art, en vérité. M. Villemain lui-même ne nous a-t-il pas avertis, dès le premier mot de son discours, qu'il y avait dans ce débat plus qu'un intérêt littéraire. Que nous importe que l'Académie couronne de ses billes-écus ! Il est permis de manquer de goût. Mais ce qui nous afflige réellement, sans nous étonner toutefois, c'est de penser qu'en France, en plein dix-neuvième siècle, il s'est trouvé une assemblée, portant le nom d'Académie française, capable de réhabiliter l'esprit voltairien dans toute sa crudité. Car, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas le discours de M. Harel qui a été couronné, c'est Voltaire lui-même. Nous ne voulons point cependant donner à cet événement plus d'importance et de valeur qu'il n'en a. Réduisons les choses à leur juste proportion. Il faut savoir d'abord que l'Académie des Quarante ne se réunit jamais tout entière. Dans cette circonstance, par exemple, il n'y a jamais eu au-delà de onze ou douze membres présents pour entendre la lecture des discours. Un jour seulement l'Académie s'est trouvée un peu plus nombreuse : c'était le jour où il s'agissait de voter sur un discours très peu élogieux, qui avait occupé l'Académie pendant cinq séances consécutives, au milieu de discussions les plus vives et les plus orageuses. Ce jour-là, M. Thiers et trois ou quatre autres membres du parti voltairien sont venus, sans avoir entendu un seul mot de la lecture, mettre hardiment leur boule noire dans l'urne. Surpris de cette rare audace, qui distinguait la lignée de Voltaire, un honorable membre a dit à M. Thiers : « Comment avez-vous le courage de voter contre un discours que vous ne connaissez pas ? — Je le connais, a répondu l'intrépide académicien ; vous votez pour, c'est ma raison de voter contre. » Que dire et que faire avec de pareils hommes ? Voilà ce que valent les suffrages de l'Académie !

Le discours dont nous venons de parler est de M. Roumieu-Cornut, avocat à la Cour royale de Paris. Nous savons que l'auteur se prépare à publier son travail, et nous espérons pouvoir en donner très prochainement quelques fragments à nos lecteurs. L'opinion publique jugera. Nous présumons que c'est à ce discours qu'a fait allusion M. Villemain, quand il a dit que dans un seul discours, écrit d'ailleurs avec savoir et brio, la critique constamment amère, se rapprochait trop des hyperboles outragées de l'auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg*, cette critique que l'Académie a trouvée constamment vraie. Le plus bel éloge que nous puissions faire, pour aujourd'hui de cette œuvre, c'est de dire qu'elle a excité toutes les sympathies des membres les plus honnêtes et les plus distingués de l'Académie, parmi lesquels nous citerons M. le baron Guizot et M. Ballanche. Plusieurs autres membres, généralement connus pour être peu favorables à Voltaire, MM. Molé, de Barante, Royer Collard, n'ayant pu assister à la lecture des discours, ont cru, malgré l'exemple de M. Thiers, que c'était une raison pour eux de s'abstenir de voter. Nous donnons tous ces détails comme authentiques, ils étaient nécessaires pour apprécier la portée du jugement que vient de prononcer l'Académie.

M. Scribe a pris la parole après M. Ancelot, et a fait le rapport sur les prix de vertu, les écrivains ont pu croire qu'ils assistaient à une comédie : pour compléter l'illusion, le président de M. Scribe était providentiel. Le célèbre vaudelliste est resté fidèle à son art : il a mis en calcairage les traits de vertu les plus touchants, qui nous ont mérité d'être loués comme ils avaient été faits, sans préention et surtout sans esprit.

BULLETIN.

Bazar. — Ordinations — Missions du Sagnary. — Néologie : M. Parnon. — Palais. — Village de l'Industrie. — Elections et candidature. — Chemin de fer entre Boston et Montréal.

Nous avons après avoir plaisir, depuis notre retour, que nos espérances pour le Bazar de Charité n'avaient pas été vaines. Le succès n'en a été surprenant